

ANDRÉ MAJESTER

UNE VIE TRÉPIDANTE



éditions
Les Presses Littéraires

UNE VIE TRÉPIDANTE

DU MÊME AUTEUR

Meurtres à Roses

Meurtres en Roussillon

ISBN : 979-10-310-1583-5

© André Majester – Les Presses Littéraires, 2025

André MAJESTER

UNE VIE TRÉPIDANTE

Les ^{éditions} Presses Littéraires

1

Vendredi 22 décembre 2000.

En ce début de soirée, la neige s'était mise à tomber en abondance, au grand soulagement de l'ensemble de la population de Font-Romeu qui craignait que la saison de ski ne soit gâchée par le manque d'enneigement. Les vacances de Noël commençaient, une grande partie des quarante et une pistes de ce magnifique domaine skiable des plus modernes du massif devait ouvrir dès ce samedi.

La station de ski de Font-Romeu fut créée en 1921, bien avant toutes les autres, sa première remontée mécanique datant de 1927. Le point de départ de la station fut le Grand Hôtel construit dix ans auparavant. Palace où les têtes couronnées et le beau monde venaient en train pour passer des vacances de luxe au grand air avec golf, ski, randonnée en journée, tandis que le soir ce n'était que des grandes réceptions et des fêtes.

La situation du domaine de Font-Romeu est un atout indéniable pour ce petit coin de paradis. Perchée à près de 1 800 mètres d'altitude, jusqu'à 2 200 mètres en haut des pistes, cette station de sports d'hiver, est un site d'altitude fabuleux pour les amoureux de panoramas aux reliefs à perte de vue à couper le souffle, mais surtout pour les adeptes de sports de glisse.

Comme à son habitude, afin de se faire remarquer en passant

devant le bar Le Dahu, Charles fit vrombir le moteur de son Audi TT Quattro. Cela énervait ses collègues professeurs du lycée Pierre de Coubertin de Font-Romeu, surtout les jaloux qui ne pouvaient pas se payer une telle voiture de sport.

Charles avait eu la chance de naître avec une cuillère en argent dans la bouche. Son père, l'un des notables les plus riches de Vernet-les-Bains, ancien directeur des thermes de cette commune, avait épousé la fille unique du plus important promoteur immobilier de la station balnéaire. Au décès de ses beaux-parents, avec une partie de l'héritage et un important apport personnel, il acheta le château de Vernet-les-bains. Par la suite, il fut élu maire puis député de la circonscription. Deux enfants étaient nés de ce mariage, Béatrice l'aînée qui s'occupait du patrimoine, immeubles et hôtels, et Charles, le cadet qui vivait des largesses de son père pour subvenir sans restriction à toutes ses frasques de jeune nanti. Son père lui avait donné ce prénom, Charles, en l'honneur à Charles de Gaulle.

Charles, dès son jeune âge, se consacra davantage au sport, tennis et golf, beaucoup plus qu'à ses études. Il avait l'ambition de devenir un grand professionnel de tennis, mais sans avoir la stature. Son professeur disait de lui qu'il était trop fort pour rester à Vernet-les-bains mais trop faible pour aller à Perpignan. Cela voulait tout dire !

Par contre, il était rapide et endurant. Alors, son professeur d'éducation physique lui conseilla l'athlétisme. Il gagna facilement ses premières courses, ce qui lui permettrait de prétendre à bel avenir. Il avait l'étoffe pour devenir un futur champion du quatre cents et huit cents mètres plats. Malheureusement, lors des qualifications pour les jeux olympiques de Los Angeles en 1984, une vilaine blessure vint mettre fin à sa carrière de sportif de haut niveau.

Dès lors, au vu de son parcours sportif et des études qu'il menait en parallèle, il intégra le lycée Pierre de Coubertin de Font-Romeu en tant que professeur de sport.

Suite aux mauvais résultats des sportifs français aux jeux olympiques de Tokyo en 1964, ramenant qu'une seule médaille d'or,

le président de la République, Charles de Gaulle, demanda que soit créé un centre d'entraînement en altitude pour préparer les jeux olympiques de Mexico de 1968. La ville de Font-Romeu fut retenue et le centre d'entraînement pré-olympique fut construit. À Mexico, les résultats furent au rendez-vous, quinze médailles, sept d'or, où lors de sa prestigieuse course des 400 mètres féminin, Colette Besson enflamma le peuple français.

Le lycée climatique et sportif Pierre de Coubertin fut créé en parallèle au CNEA, Centre National d'Entraînement en Altitude. Les élèves ainsi que les élites du sport mondial, venant individuellement, en club ou en délégation nationale, séjournent dans cet établissement qui, au fil des ans, a acquis une image et une solide réputation de place forte de l'entraînement sportif.

Charles devint professeur d'éducation physique au lycée et entraîneur sportif, reconnu par la fédération française d'athlétisme, spécialisé dans les 400 et 800 mètres plats.

Il rencontra Anne-Laure, professeur d'anglais au lycée Pierre de Coubertin. Parce qu'elle était issue d'une famille modeste, le père de Charles exigea d'établir un contrat de mariage pour, en cas d'un éventuel divorce, préserver le patrimoine qu'il avait offert à son fils, entre autres, un magnifique chalet sur les hauteurs de Font-Romeu avec une vue imprenable sur la plaine de Cerdagne. Dont le four solaire d'Odeillo et les pistes de ski du Cambre d'Aze et du Puigmal qui font la renommée des Pyrénées Catalanes. Le couple avait deux filles jumelles et vivait le parfait amour. Charles, suite au décès de sa mère, changea de comportement. Très perturbé, il délaisa son épouse et ses enfants pour vivre plusieurs aventures avec des athlètes en stage au centre. En tant que manager sportif, il leur promettait de les emmener sur les plus grands meetings et d'en faire des championnes.

Anne-Laure sut que lorsqu'elle assurait ses cours au lycée, son mari en profitait pour amener ses conquêtes au foyer conjugal pour y assouvir ses besoins sexuels. Elle demanda le divorce, se fit muter dans un lycée à Montpellier pour se rapprocher de ses parents. Elle emmena ses deux filles, mais n'obtint qu'une petite pension alimentaire du fait que les avocats de Charles avaient plaidé avec

succès « la fuite du domicile conjugal » avec de faux témoignages à l'appui. Ce qui envenima les relations ultérieures.

Cela faisait quatre ans que Charles vivait en célibataire. Il se confortait dans sa nouvelle vie. Avec beaucoup de conquêtes, il était devenu un véritable prédateur des jeunes sportives qui croyaient trouver en lui le coach idéal pour devenir des championnes d'athlétisme. Il avait un ego surdimensionné. Son physique, son visage attiraient la confiance. Il aimait se vêtir de polos qui faisaient ressortir sa belle musculature. Il aimait être admiré, faire des envieux.

Cette fois-ci, par discrétion, il gara sa voiture au fond du parking. Il ne voulait pas qu'on le surprenne pendant qu'il embrassait sa passagère juste avant de descendre du véhicule.

– Va rejoindre tes camarades au bar de l'Edelweiss. Dans une heure, tu passes devant le Dahu et je te retrouverai à la voiture, imposa Charles à sa jeune et nouvelle compagne continuant à lui caresser les seins et à l'embrasser, tout en vérifiant que personne ne les surprenne.

– Une heure seulement ! C'est peu ! On ne va pas aller se coucher comme les poules ! s'offusqua Lætitia.

Lætitia était une belle fille guadeloupéenne à la fois grande et très élancée. Charles était son éducateur sportif et depuis quelque temps son entraîneur, plutôt son coach personnel. Bien entendu, il avait jeté son dévolu sur elle.

Deux semaines auparavant, il l'avait invitée chez lui pour le week-end afin de lui parler des compétitions à venir, de la façon de les aborder et le planning qu'il avait programmé pour faire d'elle une grande championne guadeloupéenne digne de la fantastique Marie José Pérec, celle qui avait été en 1992 championne olympique à Barcelone sur 400 mètres plats et en 1996 à Atlanta sur 200 et 400 mètres.

Tout émerveillée par les perspectives de victoires et de gloire, Lætitia se laissa charmer par Charles qui mettait toute son expérience de séducteur. Il lui fit comprendre que pour y arriver sa réussite ne dépendait que de trois choses ; être tous les deux en osmose totale, penser la même chose et tout partager.

En fin de repas, ils prirent un verre sur la terrasse. Face au pano-

rama s'ouvrant devant ses yeux, les lumières de la ville en contrebas, la lune brillante détachant les sommets des montagnes et le ciel si étoilé, Lætitia se laissa embrasser langoureusement.

Charles se montra d'une gentillesse extrême avec elle. Il la savait conquise. Il la souleva et la porta dans la chambre pour l'allonger sur le lit. Sans précipitation, il la déshabilla. Émoustillé par cette jeune beauté, au corps si parfait, avec ses petits seins fermes, cette peau ambrée, il était impatient de la prendre, mais comprenant qu'elle était encore vierge, il prit son temps. La titillant de ses doigts, pendant qu'il l'embrassait plus que tendrement, il lui faisait monter l'envie. Ce fut elle qui prit la décision de l'acte amoureux !

Il la pénétra doucement, la déflora et l'emmena jusqu'à l'orgasme. Elle n'avait pas été aussi passive qu'on aurait pu l'imaginer, bien au contraire, elle avait pris bien des initiatives pour son jeune âge.

Le lendemain matin, prenant le petit-déjeuner sur la terrasse. Charles se montra très attentionné envers sa nouvelle conquête. Celle-ci, tout en acceptant de lui donner un baiser dans le cou l'interpella :

– Dis-moi sincèrement ! Est-ce que tu as joué le même scénario à Aurélie ? Nuit d'amour, petit-déjeuner en amoureux sur la terrasse ? Les mêmes boniments pour devenir son coach personnel avec la promesse d'en faire une championne ? Réponds-moi, en toute franchise !

Charles fut surpris, un peu vexé, par cette question venant de sa nouvelle compagne.

– Pas du tout ! Qu'est-ce que tu es en train d'imaginer ? Parce que divorcé, avec un beau physique, surtout de l'argent, et m'occupant de jeunes sportives, j'en profiterais pour coucher avec elles ! Pas du tout ! Je te jure que tu es la seule qui m'a mis dans cet état. Tout ce qui se dit sur moi est pure foutaise, des commérages de personnes mal intentionnées.

– Pourtant, Aurélie m'a dit qu'elle était avec toi depuis deux mois. Que vous aviez ensemble une relation plus qu'amicale et que vous allez partir tous les deux pour participer à des meetings à travers le monde.

– Balivernes ! Oui, j'avoue être depuis deux mois l'entraîneur d'Aurélie. Comme elle fantasme à mort sur moi et que cela devient problématique, la semaine dernière, j'ai demandé à Fabien, l'autre entraîneur, de la prendre avec lui. Cette fille est folle de moi, c'est elle qui me harcèle. En plus, cela la perturbe, au point que ses résultats sportifs ne sont plus au niveau. Voilà, maintenant tu connais la vérité ! Si mes sentiments pour toi te dérangent et si tu regrettes d'avoir fait l'amour avec moi, sois franche, dis-le sans détour ! Je respecterai ta décision. Quant à moi, je n'ai jamais rencontré une fille comme toi. Sincèrement, j'aimerais que tous les deux nous ne formions qu'un, répondit Charles en l'enlaçant.

– Merci de ta sincérité ! Je te crois ! J'avais besoin de connaître la vérité. Moi aussi, j'ai des sentiments pour toi, dit-elle en l'embrassant.

Ensuite, en rejoignant la cuisine pour chercher un jus d'orange, il souffla bien fort. Content de lui, il avait retourné la situation en sa faveur.

Le lendemain, lundi, Charles craignait qu'Aurélie, dans un moment de jalousie, vienne lui faire un scandale sur la piste d'athlétisme. Pas de problème, Aurélie était absente, elle le fut toute la semaine.

Le mercredi, après les entraînements, il demanda à Lætitia de le rejoindre au chalet. À peine avait-elle franchi la porte qu'il se jeta sur elle. Excité, il la transporta dans la chambre et il lui fit l'amour avec empressement et violemment. Il voulait lui montrer que c'était lui le dominant.

Puis récupérant de ses efforts, il l'enlaça tendrement pour la questionner avec douceur.

– Ma chérie ! J'ai appris que tu n'allais pas à Basse-Terre passer les fêtes de Noël avec tes parents !

– Malheureusement, je n'ai pas les moyens de retourner en Guadeloupe. Mes parents se saignent pour payer mes études dans ce lycée, je ne peux pas leur demander de faire un effort financier supplémentaire. Je vais donc passer Noël chez ma tante à Villejuif. Il faut savoir faire des sacrifices pour y arriver ! Quand je serai une championne, j'emmènerai mon père et ma mère à toutes mes compétitions, dans le monde entier, répondit tristement Lætitia.

Charles tendit son bras vers le chevet, il prit une enveloppe qu'il remit à Lætitia.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ouvre, ma chérie ! s'impatienta Charles.

Ce qu'elle fit, toute aussi agitée d'en découvrir le contenu. À l'intérieur deux billets d'avion à destination de Santa-Cruz de Tenerife.

– Nous partons quinze jours pour les Îles Canaries. Nous pourrions poursuivre les entraînements. Nous aurons le temps de faire du tourisme et découvrir les Canaries en amoureux. Qu'en penses-tu ?

– Oh mon amour ! C'est magnifique ! Tu es un ange ! Quand est-ce que nous partons ? Lætitia exprima une forte émotion car c'était la première fois qu'elle allait passer des vacances loin du petit appartement de sa tante et de ses cinq enfants.

– Samedi matin ! On décollera de Toulouse !

Il n'eut pas le temps de lui expliquer comment se passerait leur séjour qu'elle se jeta sur lui. Elle lui demanda de lui refaire l'amour en frottant son corps contre le sien.

Là, il comprit qu'il avait touché le point sensible de la jeune fille. Maintenant, elle lui appartenait.

Dans la voiture, garée au bout du parking, Charles embrassa Lætitia puis lui demanda.

– Descends d'abord ! Je ne voudrais pas qu'on nous voie ensemble. Cela pourrait faire jaser les mauvaises langues et Dieu sait qu'il y a beaucoup de gens jaloux et mal intentionnés.

Recouvrant sa tête avec la capuche de sa parka noire, elle s'éloigna pour rejoindre ses collègues au bar de l'Edelweiss.

La neige redoubla d'intensité quand Charles se décida à descendre de son véhicule pour se diriger vers le bar « le Dahu ». Tête baissée, il passait rapidement entre les voitures quand il croisa Michel, son collègue, professeur au lycée, qui se rendait lui aussi dans cette brasserie.

– Bonsoir Charles ! Tu passes en m'évitant ! Tu as quelque chose à te reprocher ? lui lança Michel.

– De suite ! Je reconnais en toi ton esprit un peu tordu ! Je

croyais être en retard alors je pressais le pas, d'autant qu'avec cette neige je ne t'avais pas vu, lui rétorqua Charles.

– Eh ! On se calme, ce sont les vacances ! Je plaisantais !

Quand tous les deux entrèrent dans le bar, ils se firent huer par leurs collègues, accoudés au comptoir, ayant commencé l'apéritif depuis plus d'une heure. Tout en s'excusant du retard, Charles donna une tape amicale sur l'épaule de chacun des hommes puis accorda une bise aux femmes, avec à tous, un petit mot gentil pour se faire pardonner.

Au bout du comptoir, Magali lui tendit une bière pendant que le serveur mettait des tapas à leur disposition.

– Alors, mon beau Charles ! Tu as eu du mal à quitter les bras de ta nouvelle conquête, lui chuchota Magali à l'oreille.

– Ah, non ! Pas toi ! Tu ne vas pas t'y mettre !

Magali, professeur d'anglais au lycée Pierre de Coubertin, était la meilleure amie d'Anne-Laure, la femme de Charles. Il avait eu une relation amoureuse avec Magali. Aventure bien passagère pour elle, au point de regretter d'avoir succombé aux avances de ce séducteur reconnu par beaucoup de monde. Malgré tout, ils étaient restés très amis à tel point qu'elle s'autorisait certaines remarques.

La chanson latino-américaine « Clandestino » de Manu Chao couvrant les paroles des consommateurs, Magali prit le bras de Charles pour s'écarter du comptoir afin de mieux lui parler.

– Charles ! Tu devrais arrêter tes conneries ! Au lycée, beaucoup de personnes savent que tu sors avec certaines de tes élèves. Regarde, il y a des collègues au comptoir qui te sourient alors que certains sont intervenus auprès du rectorat pour qu'on ouvre une enquête sur toi. Attention, tu as des rapports avec des élèves mineures, lui rappela Magali.

– Dis-moi qui sont ces jaloux, ces moins que rien qui ont contacté le rectorat ? De toute façon, je ne risque rien, ces filles sont consentantes et elles ont la majorité sexuelle.

– Tu abuses de tes fonctions ! Si ce n'était qu'une fois, cela pourrait peut-être passer. Actuellement, certains savent que tu as des rapports avec la petite guadeloupéenne, et avant elle avec Aurélie.

– Aurélie, c’est elle qui me harcelait !

– Charles ! Pas à moi, ne me raconte pas n’importe quoi ! Non seulement, je sais que pendant un mois, elle était souvent chez toi. Quand tu l’as laissée tomber pour Lætitia, elle a raconté à d’autres élèves votre relation. Ce sont ces filles-là qui en ont parlé aux autres professeurs. Sache aussi, qu’Aurélie n’est pas revenue au lycée depuis une semaine. Cela ne présage rien de bon. Charles fait très attention, même la fédération française d’athlétisme est maintenant au courant.

Charles comprit la gravité de la situation. Son visage se ferma, il baissa la tête en accusant le coup.

– Que me conseilles-tu ?

– De laisser tranquille la petite Lætitia ! Demande ta mutation, si tu veux sauver ta tête. Si cette affaire s’ébruite cela va entacher autant le lycée que le centre d’entraînement, et ta carrière sera fichue.

– Je vais y réfléchir ! s’inquiéta Charles.

Pendant qu’il finissait sa pinte de bière, Magali, les yeux remplis d’attendrissement, l’informa aussi d’une autre mauvaise nouvelle.

– Charles ! Une chose plus grave pèse encore sur toi. J’ai vu Anne-Laure dernièrement. Mercredi dernier, elle est passée chez toi, au chalet. Elle voulait te voir pour te réclamer les trois mois de pension que tu ne lui as pas payés. Elle y a trouvé des choses très compromettantes sur toi.

– Comment a-t-elle pu entrer chez moi ? Cela fait quatre ans que nous sommes divorcés ! À quoi fais-tu allusion en parlant de choses compromettantes ? s’inquiéta sérieusement Charles.

– Elle est venue au lycée dire bonjour aux collègues avant de repartir pour Montpellier puisque tu n’étais pas là. Elle m’a affirmé avoir trouvé des vidéos de tes ébats avec tes conquêtes. En partant, elle m’a dit en souriant de te répéter la locution latine « Si vis pacem, para bellum ». J’espère que tu ne nous as pas filmés, tous les deux, quand j’ai fait l’erreur de venir chez toi, s’inquiéta Magali.

– Mais non ! Qu’est-ce que tu vas t’imaginer ! Cette locution latine, c’est quoi ?

– Si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre ! Tu as joué avec le feu. Maintenant, c'est elle qui tient le tisonnier. Charles, je ne suis pas devin ! Par contre, je pense que ton avenir sera loin d'être un long fleuve tranquille, mais plutôt un torrent en furie.

Il n'eut pas le temps de répondre que Michel vint près d'eux avec de nouvelles pintes de bière, mettant fin à leur conversation. Très contrarié, Charles en perdit la parole et laissa aux autres la conversation sur l'état du monde. Tout entier dans ses pensées, il remarqua quand même Lætitia, derrière la vitre du bar, lui faisant des signes. Pour ne pas attirer une fois de plus l'attention de ses amis, il lui fit un mouvement de la tête pour l'informer qu'il allait la rejoindre sous peu. Avec précaution, il se faufila entre les consommateurs et partit en catimini.

Lætitia l'attendait près de la voiture. Discrètement, de la tête il lui fit signe de monter dans le véhicule. Une fois assise dans la voiture, elle se colla amoureusement contre lui.

– Ce n'est pas le moment, lui dit-il en la repoussant du bras.

– Oh c'est bon, on se calme ! Si tu es en colère, laisse-moi là. Je me ferai raccompagner par une personne plus aimable que toi, lui rétorqua Lætitia en mettant la main sur la poignée de la portière.

– Excuse-moi ma chérie ! Je suis contrarié, c'est encore mon ex-femme qui me cherche des noises. Heureusement que tu es là, embrasse-moi.

Après ce baiser, il enclencha la première et démarra un peu trop vite, la voiture dérapa sur la neige et faillit partir en tête à queue. Il la maîtrisa avant qu'elle ne cogne un fourgon en stationnement.

– Eh ! Ce n'est pas le moment de terminer dans le ravin, on a un avion à prendre demain, lança Lætitia.

– Tu as raison ! Vivement demain que nous partions en vacances, de s'éloigner de Font-Romeu et des emmerdes, rétorqua Charles en prenant la route de la forêt.

Il roula prudemment, la neige avait cessé de tomber mais la route était maintenant un peu verglacée.

Arrivant devant le chalet, il se gara en marche en arrière. Une manœuvre peu coutumière !

– Je vais laisser la voiture dehors. Ainsi, à cinq heures du matin, nous pourrons partir pour Toulouse plus rapidement.

Après avoir verrouillé l'Audi, ils montèrent prudemment les escaliers enneigés pour atteindre sans encombre la porte du chalet. À l'intérieur, la chaleur contrastait avec le froid sec de dehors, aussitôt Lætitia enleva sa parka, la jeta au sol et alla se lover dans les bras de Charles. Tout en l'embrassant, avec sa main, elle chercha sa verge. Elle avait vraiment une folle envie de faire l'amour, là sur l'épaisse moquette, une envie d'être prise et dominée. Elle se mit à genoux et dégrafa la braguette du pantalon de Patrick pour mettre à nu son sexe en érection. Elle alla le porter à la bouche quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. Charles, surpris, repoussa la tête de Lætitia qui déséquilibrée tomba à la renverse.

– Quel est le con qui vient me faire chier à cette heure-ci ?

Il se dirigea vers la baie vitrée. En écartant les rideaux, il aperçut un homme près de sa voiture qui lui faisait signe de descendre. Il sortit sur la terrasse pour savoir ce qu'il voulait, il remarqua qu'un 4x4 était garé contre son Audi.

– Excusez-moi, de vous déranger ! En descendant la route, mon 4x4 a dérapé et j'ai embouti l'avant de votre voiture. Je suis un honnête homme, je ne voulais pas partir sans vous en faire part. Venez vérifier les dégâts, afin d'effectuer un constat ! Je reconnais mes torts, dit l'homme.

– Ce n'est pas possible ! Quelle journée de merde ! Quand rien ne va, tout va à vau l'eau. Ne bougez pas, je descends, dit Charles en essayant de contenir sa haine.

Pendant qu'il descendait les escaliers, Lætitia regardait la scène derrière les rideaux. Elle aperçut l'homme à côté du 4x4. Il devait avoir la soixantaine, grand et ce qui la frappa, c'est qu'il était chauve ; les flocons de neige, éclairés par la lumière du lampadaire extérieur, luisaient comme des étoiles sur son crâne.

L'homme très courtois serra la main de Charles et lui indiqua l'aile avant droite de l'Audi. Charles se baissa pour vérifier les dégâts mais rien, pas une trace de coup, pas une rayure. Il ne comprenait pas.

Au moment où il allait se relever, il reçut un coup derrière la tête et tomba inanimé dans la neige.

Aussitôt, le chauve lui attacha les mains ainsi que les pieds avec des liens de serrage en plastique, il le traîna jusqu'à l'arrière de son 4x4, l'enferma dans le coffre et tranquillement, il le referma. Puis il monta dans son véhicule et repartit en direction de Font-Romeu.

Lætitia avait observé la scène, sans broncher, sans bouger, terrorisée, incapable d'agir. Quelques instants après, reprenant ses esprits, elle comprit que Charles venait d'être kidnappé. Mais par qui ? Et pourquoi ?

Il fallait appeler la gendarmerie ! Mais où trouver le téléphone dans cette maison ? Paniquée, elle le chercha un peu partout pour enfin le trouver sur une étagère de la grande bibliothèque parmi la centaine de livres.

Elle composa le 17 ! Au bout de la ligne une voix masculine, grave, à qui elle annonça que Charles venait d'être kidnappé. Elle indiqua l'adresse du chalet, son identité, la description du kidnappeur, chauve et celle du véhicule, un 4x4 Land Rover noir, mais elle n'avait pas pu voir la plaque d'immatriculation. Le gendarme lui précisa qu'il allait faire dresser des barrages routiers et lui ordonna de ne pas bouger, ses collègues allaient venir prendre sa déclaration.

Secouée, elle tremblait de tous ses membres, à tel point qu'en voulant reposer le combiné à sa place, elle fit tomber plusieurs livres qui, sur l'étagère, étaient à côté du téléphone.

Elle les ramassa et les remis à leur place. C'est alors qu'elle remarqua qu'ils cachaient des minicassettes vidéo. En les observant, elle remarqua que chacune d'elles portait un prénom de jeune fille, quelques-unes, élèves au lycée : Nathalie, Manon, Aurélie mais aussi le sien, Lætitia.

Elle prit cette cassette et la plaça dans la poche de sa parka. Puis, elle se dirigea vers la chambre et regarda avec attention les meubles, les bibelots et les cadres. Elle remarqua qu'une applique lumineuse en face du lit était bien saillante. En la retournant, elle vit derrière, dans le mur, une petite niche où était déposée une mini-caméra.

À cet instant, elle éprouva pour Charles un sentiment de haine et de colère ; avoir été abusée par ce salaud qui filmait tous ses ébats amoureux ! Nul doute, un mari jaloux l'avait kidnappé. Après tout, il n'a que ce qu'il mérite, se dit-elle pleine d'animosité.

Pendant ce temps, le chauve conduisait prudemment le Range Rover sur la route enneigée en direction de Font Romeu lorsqu'il fut pris d'une grosse envie pressante d'uriner. Il s'était retenu pendant les deux heures qu'avait duré sa planque à une cinquantaine de mètres du chalet de Charles. De peur qu'on ne le repère, il n'avait pas osé descendre du Range pour assouvir ses besoins de peur. Sachant que sa dernière analyse de sang avait révélé un possible cancer de la prostate, il s'en voulait !

Au parking de la poste, n'en pouvant plus, il stoppa net. Il était temps, une minute de plus, il se soulageait dans le pantalon.

Sa vessie était pleine à la limite de tout lâcher, il descendit rapidement de la voiture, laissant, dans sa précipitation, le moteur en route et la portière ouverte. En se positionnant derrière le Range, à peine la braguette de son pantalon baissée, il se mit à uriner à grands jets. C'était un vrai soulagement au point de fermer les yeux de plaisir. Maintenant il pourrait reprendre la route vers sa destination finale quelque part dans la plaine du Roussillon.

Lors de la dernière secousse pour un ultime jet le moteur du Range vrombit et démarra, mais sans lui !

Surpris de sa mésaventure, il allait crier au vol quand il fut interpellé par trois fêtards, bien éméchés.

– Eh pépé ! Remets ton engin au chaud, par ce temps, il va geler !

Alors que ces trois jeunes riaient à s'en faire péter les cordes vocales, le chauve remonta sa braguette et partit tout penaud sans répondre, à pied le long du parking, se demandant qui avait volé le 4x4 ?

Le directeur de l'hôtel « Le Grand Tétrás » avait convoqué en fin d'après-midi, le jeune Nicolas, pour lui annoncer qu'il ne pouvait pas le garder en tant que serveur. Le responsable de salle avait constaté que Nicolas ne rendait pas la monnaie des consommations à certains clients qui lui en avaient fait part.

Nicolas était un habitué des petites arnaques. Déjà quand il était au lycée de Font Romeu, il avait été mis à la porte, surpris par un surveillant pendant qu'il chapardait dans les chambres des pensionnaires.

Cette soirée de ce vendredi, il l'avait passée avec des anciens collègues du lycée au bar de l'Edelweiss. Ayant beaucoup bu, il voulait s'éloigner de Font-Romeu, fuir cette ville qui ne lui avait apporté que des embrouilles. Il se disait qu'il aurait plus de chance sur la côte catalane. D'autant que ses parents étaient de Perpignan. Mais il lui fallait un véhicule pour descendre dans la plaine. Courbé pour ne pas se faire repérer, il parcourait le parking à la recherche d'une voiture dont le propriétaire aurait oublié de verrouiller les portières.

Quand un Range-Rover s'offrit à lui, portière ouverte, le moteur ronronnant comme un tigre et personne à l'intérieur. Nicolas sourit, s'exclama : « Non, ce n'est pas possible ! Ce soir, le Bon Dieu est avec moi, c'est mon jour de chance. »

Il monta dans le Range et démarra aussitôt, sans voir le chauve qui, derrière le véhicule, d'une main lui faisait signe de s'arrêter alors que de l'autre il tenait toujours son sexe.

Nicolas fonçait sur la route de Mont-Louis. Pour mieux écouter Skyrock, il monta le son. Plus la musique était forte, plus il appuyait sur le champignon. En coupant les virages, il se prenait pour Didier Auriol, le célèbre pilote de rallye. Fort heureusement, à cette heure-ci, il ne rencontra aucun véhicule dans un sens comme dans l'autre.

Arrivant en trombe à hauteur du rond-point de Mont-Louis, la lueur bleue des gyrophares avertit le néochampion de la présence des gendarmes postés en bordure de route.

– Mince ! Les flics sont là ! Ce n'est pas possible, comment ils ont été avertis aussi vite du vol ! Non, je ne vais pas me laisser prendre.

Face au deux gendarmes qui lui faisaient signe de stopper, Nicolas ralentit. Ils n'étaient que deux, la herse n'était pas positionnée au milieu de la chaussée. Au moment même où le premier gendarme se trouva près de la portière, Nicolas accéléra si

brusquement qu'il faillit renverser le second militaire, sauvé en plongeant sur le bas-côté pour ne pas être renversé. Nicolas le vit la tête dans la neige, cela le fit rigoler. Il ralentit l'allure de sa voiture.

– Je vais les attendre ! Nous allons faire la course dans la descente vers Prades. On va voir qui va le plus vite, leur petite Clio ou mon Range.

Quand il vit dans le rétroviseur, la lumière bleue de leur véhicule et entendit la sirène de la Clio de la gendarmerie, il remit les gaz. La course pouvait commencer.

Il monta encore le son de l'autoradio et accéléra. Au bout de plusieurs kilomètres, il les avait distancés.

Au moment, où il disait fortement « Je suis champion du monde » il perçut des bruits sourds à l'arrière du véhicule. « C'est quoi, se demanda-t-il ? Une crevaïson ? Pourtant le Range tient bien la route ! Pas de panique »

Les coups retentirent encore plus fort. Ayant retrouvé ses esprits, Charles tapait avec les pieds contre la porte du coffre et avec la tête contre le dossier des sièges arrière du Range en criant. « Au secours ! Au secours ! Libérez-moi ! »

En entendant ces cris, Nicolas se retourna. Il ne comprenait pas ce qu'il se passait. Il n'avait pas réduit la vitesse pour autant, au contraire. Il arriva trop vite devant les piles du Pont Séjourné, cet ouvrage ferroviaire qui permet au train jaune de relier Villefranche de Conflent à Mont-Louis. La voiture pilotée par Nicolas percuta à vive allure la première pile. Sur le coup le Range fit un tonneau et chuta dans le ravin.

Le Range-Rover s'écrabouilla deux cents mètres plus bas sur les berges de la rivière « La Têt ».

2

Vendredi 28 mai 1954.

Six heures et demie, le jour allait poindre, Maryse entra dans la chambre pour réveiller son fils Lucien. Quand elle le secoua, il tourna la tête vers le bord du lit et se mit à vomir.

Le cri strident qu'elle poussa attira Pierre, son mari, qui vint aussitôt à sa rescousse. Par l'odeur du vomi qui envahissait la chambre, il comprit rapidement que son fils avait un peu trop profité, ce jeudi de l'Ascension, à la fête de « la Belle Époque » de Vernet-les-Bains. Il avait trop bu, surtout trop d'alcool.

D'une main ferme, il leva son fils du lit, de l'autre il lui envoya une énorme claque.

– Tu es la honte de la famille ! À quinze ans, tu te saoules la gueule ! Tu n'as rien foutu à l'école, tu es un fainéant, tu es un ivrogne, tu ne nous attires que des emmerdes ! Le jour où tu es né, j'aurai mieux fait de te jeter à la rivière avec les chatons.

Cette dernière phrase, Lucien l'avait entendue plusieurs fois. Au fond de lui, cela le confortait dans la sotte idée que ses parents ne l'aimaient pas. En vérité, lui, il les détestait, il leur en voulait d'être nés dans la famille d'un pauvre mineur. Par son comportement, il faisait tout pour leur donner raison.

Pour mieux le corriger, plus pour l'humilier, son père lui mit la tête dans son vomi pendant un assez long moment au point que Lucien commençait à s'étouffer. Après avoir relâché son étreinte,

Pierre, en lui donnant des coups de pied au derrière, le traîna jusqu'à la cuisine pour lui plonger la tête dans un grand seau d'eau froide.

– Malade ou pas ! Tu vas me suivre à la mine ! Il n'est pas question que tu chômes ce jour. Hier c'était férié, aujourd'hui c'est boulot. Que tu le veuilles ou non, espèce de faignant ?

Pierre Marty était employé aux mines de fer de Sahorre, mineur comme son père et son grand-père l'avaient été avant lui. Il vivait avec sa famille, tout près de son lieu de travail, dans une maison troglodyte, mise à disposition par la société minière. C'était le statut de tous les mineurs de cette période.

Le massif du Canigou possède d'importants gisements de fer. Ce sont les romains qui commencèrent à extraire le minerai et à créer les forges sur les lieux d'extraction. Plusieurs mines, sur les versants nord et sud du Canigou, furent exploitées jusqu'à l'arrêt, en 1987, de celle de Batère, sur le territoire de Corsavy au-dessus d'Arles sur Tech. Toutes ces activités entraînèrent la multiplication des forges catalanes qui fonctionnaient grâce à la force hydraulique. Dès que la voie ferrée fut construite jusqu'à Villefranche de Conflent, la gare de Ria devint le plus grand centre de transbordement du minerai. Un haut-fourneau fut construit. Un réseau de voies ferrées industrielles y amenait le minerai depuis Serdinya, Sahorre et Vernet-les-Bains.

La masse de fer contenue dans le sous-sol fut supposée être responsable du dérèglement des instruments de navigation aérienne. Avant l'apparition de l'électronique, le massif du Canigou connut pas mal de crashes d'avions.

De l'union de Pierre et Maryse était nés quatre enfants. Le fils aîné et son frère cadet étaient devenus fonctionnaires, l'un à la Poste de Perpignan et l'autre à la gare de Narbonne. Quant à la fille, elle était infirmière à Toulouse. Ces trois-là étaient la fierté de la famille Marty. Par contre, avec Lucien, le dernier enfant, ils n'eurent que des problèmes et cela depuis la maternelle. Lucien était de caractère difficile, capricieux, hargneux, coléreux et, sans cesse, tenant tête à ses parents. Son père employait la méthode forte avec lui : fessées, claques et coups de martinet. Le résultat

était l'inverse de celui escompté. Plus Lucien recevait des coups, plus il se braquait ; on ne pouvait plus rien en tirer !

À l'école, il n'étudiait pas, il était très en retard par rapport à ses camarades. Quand ceux-là se fichaient de lui, étant plus grand qu'eux, il préférait se bagarrer. Régulièrement, à peine la porte de l'école franchie, il fuyait dans les bois. Ses maîtres d'école avaient convoqué ses parents à maintes reprises, afin de le remettre dans le droit chemin. En vain ! Ainsi, en dernier recours, alors âgé d'à peine treize ans, ils décidèrent de le renvoyer. C'est à cet âge-là que son père le fit embaucher à la mine de Sahorre.

Au début, on lui avait aménagé un poste de travail, au déchargement des chariots dans les wagons du train qui ramenait le minerai de fer aux forges de Ria.

Son père lui prenait la totalité de son salaire en invoquant les coûts financiers du gîte, du couvert et du blanchissage.

L'absence de salaire n'incitait pas Lucien à aimer son travail. Il allait à la mine à contrecœur. Pas du tout attentionné à la tâche, il accumulait les erreurs, au point que, par sanction, il fut muté, au fond de la mine, à l'extraction du minerai de fer. Là, ce fut pire, il faisait semblant de piocher. Plusieurs fois, le contremaître le menaça de licenciement, s'il ne faisait aucun effort et se vit dans l'obligation d'en informer son père.

Pierre n'avait jamais eu aussi honte de sa vie en prenant directement les réflexions de son supérieur. Le soir rentrant à la maison, il rossa son garnement, claques, coups de poing, et en supplément, une séance brutale de fouet. Maryse, la mère, témoin de cette correction, restait complètement indifférente. Dur aux coups, Lucien subissait, tout en pensant qu'à une seule chose, partir loin de Sahorre, loin de ses parents, loin de cette maison sans confort, loin de la mine.

Il rêvait d'aventures, surtout avec Théodore.

Théodore, du même âge que Lucien, subissait la mauvaise influence de son copain d'enfance qui l'entraînait dans tous les mauvais coups malgré les sages recommandations de ses parents qui craignaient pour l'avenir de leur fils. Son père, mineur, habitait aussi dans une maison troglodyte voisine de celle de Lucien.

Théodore était avec son ami comme les deux doigts de la main. Pendant leur temps libre, tous les deux parcouraient les quatre kilomètres entre Sahorre, le village des pauvres et Vernet-les-Bains, la ville des riches comme ils disaient.

Vernet-les-Bains, station thermale en vogue, où la bourgeoisie, l'aristocratie et les têtes couronnées venaient en cures thermales passer leurs séjours dans des hôtels de luxe. Sa période la plus faste et la plus florissante fut celle de la Belle Époque qui a vu s'ériger un quartier thermal digne des plus grandes stations thermales de France. Entre la guerre de 1870 et celle de 1914, l'Europe connut une période de trêve et d'expansion appelée La Belle Époque. Cela se caractérisa à Vernet-les-Bains par une architecture préservée, comme, entes autres, le Parc du Casino, l'Hôtel du Portugal, les Bains et Hôtel des Commandants et le Casino.

Au XIX^e siècle, la venue en cure du prince Ibrahim Pacha, fils du Pacha d'Égypte et de Constantinople, apporta une notoriété nouvelle aux thermes et à la ville de Vernet-les-Bains. Dès lors, des têtes couronnées, des aristocrates et des célébrités vinrent faire des cures et des séjours à Vernet-les-Bains, tel que Son Altesse Royale la princesse Henry de Battenberg, fille de la reine Victoria, mère de la jeune reine d'Espagne et tante du roi d'Angleterre ; l'écrivain Rudyard Kipling, Nicolas Paganini, Richard Wagner, Paul Deschanel, André Malraux, Sacha Guitry, Yvonne Printemps, Charles Trenet et tant d'autres personnalités.

Un hebdomadaire anglais « Le World », imprimé à Londres et à Paris, publia un article sur Vernet-les-bains, l'intitulant : Le Paradis des Pyrénées. Titre que l'on voyait sur des affiches dans les gares et les offices de tourisme.

Le Paradis des Pyrénées

*Oh toi, la plus petite, la plus jolie, exquise
Toi qui jouis du perpétuel sourire des saisons
Vernet semble une des îles fortunées parmi les stations thermales du continent. Dans une vallée abritée protégé des vents violents, jouissant d'un ensoleillement record toute l'année, à 650 mètres d'altitude, Vernet est l'un des lieux de beauté de la Catalogne.*

Parmi les bouquets de palmiers et de plantes grasses, le petit groupe de villas et majestueux hôtels se niche de chaque côté d'un torrent, dans un amphithéâtre de collines boisées. À l'Est, se dresse l'énorme masse du Canigou, avec son sommet couvert de neige, surmontant un sombre manteau de pins. De tous les côtés, la beauté de la nature dans ses aspects les plus grandioses, avec son cadre où le feuillage et les fleurs font que le climat semble un perpétuel printemps durant presque tous les mois de l'année.

L'article poursuit sur l'architecture et sur le vieux Vernet ainsi que sur les bains, puis du bienfait de ses eaux thermales.

Ce fut une belle promotion pour Vernet-les-bains, où le beau monde venait passer l'hiver jusqu'à l'été.

Sortant de la maison pour se rendre au travail à la mine, Pierre tirait son fils Lucien qui, comme à son habitude, traînait les pieds pour le suivre. Au même moment, deux voitures de la gendarmerie nationale toute sirène hurlante, se présentèrent au bout de la rue. La Peugeot 203 noire se gara devant le domicile des Marty tandis que la camionnette 2CV bleue se dirigeait vers la maison de Théodore.

De la Peugeot 203 noire s'extirpèrent quatre gendarmes. D'un pas pressé, ils se dirigèrent vers la maison de Pierre. De la 2CV camionnette bleue, deux agents en descendirent pour aller directement à la maison du père de Théodore.

Surpris d'un tel déploiement des forces de l'ordre, Pierre avait spontanément lâché le bras de Lucien qui repartit aussitôt se réfugier à l'intérieur de la maison. Il avait compris que les militaires venaient pour lui. Malheureusement, la seule issue n'était que la porte d'entrée de la maison. Il ne pouvait fuir dans les bois, comme il aurait aimé le faire.

– Pierre Marty ! Votre fils est-il chez vous ? demanda sèchement l'adjudant.

– Oui ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Une affaire très grave ! Allons le chercher, suivez-nous ! dit l'adjudant en pénétrant dans la maison.

Voyant Lucien accroupi au fond de la pièce, essayant de se

faire le plus discret possible, l'adjudant demanda aussitôt à ses collègues de lui passer les menottes.

– Lucien Marty, vous êtes en état d'arrestation. Hier, après-midi, vous vous êtes introduits avec votre ami Théodore Thues, dans la chambre de Madame Élisabeth Cromwell à l'Hôtel du Portugal. Vous avez dérobé une forte somme d'argent et un collier serti de diamants, lui annonça l'adjudant.

– Non ! C'est faux ! Je n'ai rien volé ! protesta Lucien.

– Nous avons un témoin qui vous a vu pénétrer dans l'Hôtel du Portugal et déambuler dans les couloirs. En attendant, vous autres fouilliez ce taudis, ordonna l'adjudant à ses collègues.

L'un des agents pénétra dans la chambre des parents, un autre dans celle de Julien et le troisième fouillait dans les placards de la pièce de vie. Pierre voulut intervenir mais l'adjudant lui fit comprendre qu'il devait les laisser faire.

– Monsieur Marty, si on trouve l'argent et le collier dans cette maison, nous vous inculperons pour complicité. Non seulement, vous n'avez pas su éduquer votre fils, mais vous êtes peut-être son complice ou son commanditaire. Sans doute, pour améliorer votre quotidien par ses larcins.

– Je ne vous permets pas de dire cela. Cet enfant est un garnement, j'ai essayé par tous les moyens de le dresser mais rien n'y fait. Il a le vice et la méchanceté dans la peau. Avec lui, je n'ai que des emmerdes. Je n'ai rien à voir avec toutes les conneries qu'il peut faire. Alors, si vous pouvez l'enfermer pour le restant de sa vie, vous me rendrez un grand service.

L'adjudant comprit le désarroi du père et de la mère qui, depuis l'intervention des gendarmes, n'avait rien dit, pleurant dans un coin de la pièce. Elle n'en pouvait plus, par le comportement insupportable de son fils, sa chevelure était devenue toute blanche et physiquement elle paraissait dix ans de plus que son âge. Plusieurs fois, elle avait dit à Lucien, qu'à cause de ses bêtises, elle avait tellement fait de mauvais sang qu'elle ne ferait pas de vieux os.

– Lucien, dis-nous où tu as caché l'argent et le collier. Cela nous fera gagner du temps et jouera en ta faveur comme circonstances atténuantes.

Droit comme un i, Lucien tenait tête au gradé.

– Vous vous trompez ! Ce n'est pas moi qui suis entré dans la chambre de cette personne. Ce n'est pas moi qui ai volé l'argent et le collier. Je suis innocent ! Je vous jure que ce n'est pas moi ! Celui qui vous a dit m'avoir vu dans les couloirs de l'hôtel est un menteur. C'est qui ce salaud qui m'accuse ?

L'adjudant fut surpris de l'aplomb qu'affichait ce gamin de quatorze ans. Un autre gars se serait mis à pleurer, à avouer tout et son contraire. Lucien, lui, restait si serein que le gendarme douta de l'accusation qu'il portait sur lui. À ce moment-là, l'agent qui fouillait la chambre de Lucien, revint vers son chef. Il tenait par le goulot une bouteille de whisky vide.

– Regardez ce que j'ai trouvé sous le lit de Lucien, une bouteille de Whisky Lagavulin de seize ans d'âge. Devant le lit, c'est plein de vomi, commenta l'agent.

– Pas de chance Lucien ! Notre témoin vous a vu partir avec cette bouteille de whisky à la main. Avant que tu nous dises que tu l'as achetée dans une épicerie, je tiens à te préciser qu'elle n'est pas en vente dans le commerce. L'Hôtel du Portugal fait venir ces bouteilles de whisky directement d'Écosse pour sa clientèle anglaise. Je suis sûr que nous trouverons tes empreintes et celle de Théodore sur cette bouteille. Finie la comédie, maintenant, ne nie plus ! C'est toi qui t'es introduit dans l'hôtel et tu es rendu coupable du vol. Dis-nous où se trouvent l'argent et le collier, insista l'adjudant en levant le ton ?

Lucien comprit qu'il ne pouvait plus nier. Il fallait dire la vérité.

– Je reconnais avoir volé la bouteille de whisky à la cuisine de l'Hôtel Le Portugal. Par contre, jamais, je ne suis allé dans les chambres. Je vous jure que ce n'est pas moi qui ai volé l'argent et le collier à cette dame. Théodore n'a rien fait, c'est moi qui l'ai forcé à me suivre. C'est moi qui lui ai fait boire du whisky. Théodore n'y est pour rien.

– On verra tout ça à la gendarmerie où nous continuerons cette conversation entre quatre murs. Nous avons des méthodes pour te faire avouer. Il vaudrait mieux que tu nous dises où se

trouvent l'argent et le collier. Là, tu fais le dur ! Quand tu auras subi quelques heures d'interrogatoires musclés, tu avoueras tout. Alors gagnons du temps, ! lui cria l'adjudant.

Lucien confirma sa version. C'est même lui qui leur demanda qu'on l'embarque et qu'on le sorte de cette maison.

Franchissant la porte, menottes aux poignets, une foule composée de mineurs et de leurs épouses, lui crièrent dessus en l'insultant. Au passage à travers cette foule en colère, certains d'entre eux lui crachèrent au visage. Pierre, tout penaud et consterné, était resté à l'intérieur de son domicile tandis que sa femme se cachait au fond de la pièce les mains sur son visage. L'opprobre était tombé sur leur famille.

Quand les gendarmes l'installèrent à l'arrière de leur véhicule, il aperçut Théodore assis dans l'autre voiture de gendarmerie. Celui-ci avait les larmes aux yeux. Théodore n'avait pas la même force de caractère que Lucien.

3

Samedi 29 mai 1954.

Pendant l'interrogatoire, Lucien resta sur sa version ; la même que celle de Théodore qui fut questionné dans une autre salle de la gendarmerie.

Toute la matinée, ils restèrent en cellule.

L'affaire du vol du collier de la femme du banquier Cromwell fut vite connue. Dans tout Vernet-les-bains on ne parlait que de cela. Si bien, que la presse arriva en fin de matinée dans la station balnéaire, presque en même temps que le capitaine de gendarmerie Fourtou, envoyé spécialement de Perpignan pour élucider cette affaire au plus tôt.

En haut lieu, les autorités s'inquiétaient des conséquences diplomatiques que cela pourrait avoir entre la France et l'Angleterre. Il était impératif de trouver rapidement ce collier et, pour l'exemple, de punir sévèrement les coupables. Le capitaine Fourtou était un homme grand et sec. Ayant élucidé beaucoup d'affaires, il était reconnu comme un grand professionnel. Jusqu'à ce jour, il avait toujours trouvé les coupables des délits et des crimes.

Dès son arrivée à la gendarmerie, il prit connaissance du dossier et des explications de l'adjudant. Entrant dans la cellule, le capitaine apostropha Lucien sans ménagement.

– Alors c'est toi, le dur à cuire ! Tu t'acharnes à nier les faits et tu oses narguer mes collègues qui ont pourtant en main les

preuves de ton délit. Bien nous allons voir qui de nous deux se montrera le plus obstiné. Je vais te laisser mijoter un peu. Je reviendrai vers toi quand j'aurai rassemblé tous les témoignages qui d'ailleurs sont très nombreux. Ce ne sera pas long ! Sache que j'ai fait tomber des caïds d'une autre envergure que toi. En attendant, réfléchit bien à ton sort, à celui qui t'attend en prison, là où des détenus aiment la chair fraîche. Lucien, je te promets un bel avenir. À mon avis, pas du tout enviable !

Le capitaine sortit de la gendarmerie. Pour commencer son enquête, le capitaine Fourtou, ayant donné rendez-vous à Madame Cromwell, se rendit à l'Hôtel du Portugal.

Il fut accueilli par le groom, en grande tenue, pantalon bleu foncé, veste rouge à boutons dorés, calot rouge et gants blancs, qui s'empressa de le conduire vers le salon Amélie, Amélie d'Orléans reine du Portugal. Cette pièce était la salle de jeux pour curistes aisés. Au milieu de ce magnifique salon d'un luxe remarquable, marqueterie, cristal, miroirs aux feuilles d'or, tentures de tissus peints, tapis d'Orient, vitraux représentant différents lieux prestigieux du département, trônait fièrement Madame Cromwell. Pour bien impressionner son hôte, elle s'était richement vêtue d'un boléro écru brodé de blanc, sur une robe jasmin aux multiples plis descendant jusqu'aux chevilles, chaussures écruées aux longs talons aiguilles.

Le capitaine ne se montra pas insensible au charme indéniable que dégageait cette aristocrate anglaise, en son for intérieur, il lui donnait quarante ans alors qu'elle avait bien dépassé la cinquantaine, avec ce visage assez fin, sa chevelure ambrée et bouclée, sa bouche pulpeuse et un parfum très envoûtant pour ce digne représentant de la gendarmerie nationale ! Ses supérieurs l'avaient briefé sur le couple Cromwell. Lui, important banquier, descendant de la famille royale britannique, très proche des dirigeants politiques, figure incontournable du monde financier, était écouté de tous les bons et riches aristocrates et bourgeois de Grande Bretagne et plus encore... Elle, fille d'un Lord, ayant vingt ans de moins que lui, vivait richement en parcourant le monde. On lui prêtait plusieurs aventures.

Le capitaine Fourtou toussa très discrètement pour avertir de sa présence. Elle se retourna et lui offrit le dos de sa main pour un baisemain. Le bon observateur qu'il était remarqua les magnifiques bagues, sans doute fort chères qui ornaient ses doigts très fins.

– Bonjour Madame Cromwell ! Je suis chargé de l'enquête concernant le vol perpétré à vos dépens, ici même, dans cet hôtel. Pourrions-nous nous rendre dans vos appartements, lieu du délit ? demanda poliment le capitaine Fourtou.

– Bien sûr ! Suivez-moi !

Marchant devant lui, elle accentuait l'ondulation de ses hanches ce qui émoustilla le célèbre enquêteur. En accélérant le pas, sciemment, elle exagéra encore le déhanchement.

Arrivant devant la porte de sa suite, de son sac à main elle sortit une clé et la déverrouilla. Puis elle pria le capitaine d'entrer dans ses appartements ; un boudoir, deux chaises et un fauteuil autour d'une petite table où un magnifique bouquet de fleurs fraîches tenait une grande place, embaumait l'atmosphère ; une grande salle de bains au mur faïencé avec une énorme baignoire, accrochées sur les patères, des sorties-de-bain brodées au nom de l'Hôtel du Portugal ; une immense chambre, très éclairée par de grandes baies vitrées donnant sur le parc ; aux murs des tableaux de très grands maîtres. Madame Cromwell fit pivoter l'un d'eux sur un côté. Elle montrant le petit coffre-fort dissimulé derrière.

– L'argent et les bijoux étaient dans ce coffre ? demanda le capitaine en examinant ce dernier avec attention.

– Tout à fait ! Je les enferme puis je verrouille la porte grâce au code de fermeture du coffre.

– Y a-t-il d'autres personnes qui le connaissent ?

– Seul le directeur de l'hôtel. Il a toute ma confiance, c'est au cas où j'aurai oublié le code.

– Chère Madame Cromwell ! Pourriez-vous m'expliquer votre journée d'hier ? demanda poliment le capitaine.

Elle s'assit sur le fauteuil en relevant un peu sa robe en laissant voir ses mollets, puis fit signe au capitaine de prendre place sur le fauteuil en face d'elle. Elle commença à lui expliquer comment s'était passée la journée d'hier, jour de l'Ascension.

Levée de bonne heure, cure quotidienne, petite pause, petit-déjeuner sur la terrasse de l'hôtel ; 11h messe de l'Ascension dans l'église Saint Saturnin, attenante au château ; midi, à l'hôtel, elle s'était changée en optant pour une tenue de la Belle Époque pour aller déjeuner au restaurant du Casino avec des amis, qui, comme elle, participaient aux festivités « La Belle Époque à Vernet les bains ». Puis à 15h, ils défilèrent en calèche dans les rues de la ville avec la participation de nombreux vernètois et personnalités des environs, tous en costume de la Belle Époque ; à 17h partie de croquet dans le parc de l'hôtel, puis l'apéritif dansant au Casino.

– À quelle heure vous vous êtes aperçue du vol ? demanda le capitaine Fourtou.

– Après avoir beaucoup dansé, j'avais besoin de me rafraîchir un peu et de me changer pour le dîner. Je suis revenue à mes appartements. C'est en entrant dans la chambre que j'ai remarqué tout de suite que le tableau était tourné, laissant apercevoir le coffre bien ouvert. J'ai craint le pire. Effectivement, il n'y restait plus que mon passeport et quelques bagues. Une importante somme d'argent et surtout le collier en diamants avaient disparu.

– Avez-vous rencontré au cours de la journée, où avez-vous vu deux jeunes garçons de quatorze ans rôder autour de l'hôtel ?

– Non ! Je ne peux pas l'affirmer ! Il y avait tellement de monde durant cette journée de festivités que je n'ai rien remarqué de suspect.

– Merci beaucoup, Madame Cromwell ! Nous allons faire tout notre possible pour retrouver les voleurs et le butin. Soyez-en persuadée, dit le capitaine Fourtou en prenant congé.

– Capitaine, je vous demande de faire plus que votre possible pour retrouver le collier qui vient de la grand-mère de mon mari, descendante de la famille royale britannique. Il y tient tellement qu'il pourrait remuer ciel et terre pour le retrouver. Ce matin, au téléphone, informé du vol, il m'a affirmé dépêcher le meilleur détective de Londres pour élucider de son côté cette affaire. Je pense qu'à l'heure actuelle, vos supérieurs doivent être informés de son arrivée imminente. Ils vous demanderont certainement, de collaborer avec lui. Presque un ordre !

Le capitaine n'apprécia pas qu'une personne extérieure vienne s'immiscer dans ses enquêtes. En redescendant à la réception de l'hôtel, la colère l'envahissait. Quoi ! Un détective, qui plus est anglais, venait piétiner les plates-bandes du grand capitaine Fourtou, et que cet intrus le considérerait certainement comme incapable d'élucider cette affaire ! C'est dans cet état d'esprit qu'il demanda à l'accueil de s'entretenir avec le directeur qui déjà conversait avec les journalistes et posait devant les photographes de presse.

Cela l'irrita au plus haut point ! D'un pas alerte, il alla le prendre par le bras en lui faisant comprendre qu'il n'avait pas à s'exprimer sur cette affaire. Tous les deux entrèrent dans le bureau de direction. Il le fit asseoir d'autorité sur la chaise en face du bureau et le sermonna.

– Vous donnez des interviews aux journalistes alors que concrètement aujourd'hui nous ne savons pas qui sont les véritables voleurs, ni retrouvé le butin. Vous voulez quoi ? Avoir votre photo dans le journal et devenir une célébrité ? Avec votre façon d'agir, le résultat sera le contraire de celui que vous espérez. La presse va dire que l'Hôtel du Portugal n'est pas sécurisé. Votre palace perdra sa notoriété. D'autant plus, si je crois Madame Cromwell, avec qui je me suis entretenu, ce vol risque de mettre en péril l'alliance Franco-Britannique. Vous comprenez ce que je vous dis ? Sans les riches anglais, que deviendront Vernet-les-bains et l'Hôtel du Portugal ?

Un peu exagéré le réquisitoire mais tactique, intox ! Le capitaine avait mis le paquet pour intimider le directeur qui du coup perdit toute sa prestance et tout penaud, affirma se mettre à son entière disposition.

– Qui d'autre que vous et Madame Cromwell possède la combinaison du coffre ? questionna le capitaine.

– Personne d'autre que moi ! J'ai les combinaisons des différents coffres des appartements privés, notées dans un carnet enfermé dans mon propre coffre. Personne n'y a accès. Il est toujours bien fermé, je l'ai encore vérifié ce matin.

– Donc ! Puisque, vous seul, êtes en possession du code, je pourrais considérer que vous avez eu accès au coffre de Madame Cromwell et pourquoi pas, avoir dérobé le collier et l'argent !

– Quoi, vous m'accusez ! Je ne vous permets pas ! Il est fort possible que dans l'empressement Madame Cromwell ait oublié de refermer correctement le coffre. En tout cas, vous pouvez fouiller mon bureau, mon appartement, vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Sachez que la rémunération de ma fonction me suffit et je suis une personne honnête.

– Je ne dois omettre aucune piste et je vous crois sincère ! Excusez, une précision si possible ! Madame Cromwell m'a affirmé être allée en fin d'après-midi au bal prévu pour l'apéritif et qu'elle avait beaucoup dansé.

– Bien sûr ! C'est une excellente danseuse ! Avec son partenaire, c'est un plaisir de les voir évoluer sur la piste !

– Vous avez dit « les voir évoluer sur la piste », la voir ou les voir ?

– Oui ! Pour danser, il faut être deux ! Elle et son cavalier !

– Son cavalier ou son danseur attitré ? J'ose supposer que lorsque Madame fait sa cure en l'absence de son mari, elle doit se trouver assez vite un galant pour danser et l'accompagner partout. Qui est donc ce galant homme ?

– Capitaine ! Je vous en prie, notre hôtel a une bonne réputation, discrétion absolue !

– Vous voulez que je vous rappelle la mienne de réputation. Je suis là pour élucider cette affaire. Si vous me faites entrave, je serais en droit de penser que c'est bien vous le coupable de ce vol, s'énerva le capitaine en montant le ton.

Le directeur ne se fit pas prier. Il donna le nom du chevalier servant qui, pour mieux parader, avait pris le surnom de Johnny.

Il serait d'une bonne famille vernétoise, son père était sous-directeur des thermes. Le beau Johnny, avait fait des études de comptabilité et de gestion pour avoir, à vingt-six ans, une belle fonction dans un établissement public. De ses nombreux séjours au Royaume Uni, il maîtrisait parfaitement la langue anglaise. De bonne conversation, il était très courtois par ces dames.

Bel homme et toujours élégamment habillé, il était encore célibataire. De bonne conversation, il était très apprécié au sein de la clientèle aristocrate qui venait en cure, d'autant qu'ayant pris des cours de danse, c'était un excellent danseur. De bonne réputation, on ne pouvait attribuer le vol à ce jeune homme, avait conclu le directeur de l'hôtel.

– Était-il l'amant ou le gigolo de Madame Cromwell ? Montait-il dans ses appartements ?

– Non ! Je ne peux pas vous le certifier ! Je ne fais pas le contrôle permanent des allées et venues des clients de l'hôtel, cela ne fait pas partie de mes fonctions, répondit le directeur d'une voix mal assurée.

– C'est bon ! Vous ne m'avez rien dit mais j'ai tout compris ! Maintenant parlez-moi de Robert Rigarda, votre jeune employé qui a vu les jeunes Lucien Marty et Théodore Thues dans les couloirs de votre hôtel.

– Robert travaille à l'hôtel depuis trois ans. Il est l'homme à tout faire. Il ne se plaint jamais, toujours à l'heure. Très poli et très serviable, il fait la plonge, débarrasse les tables, nettoie les pièces, fait des courses. Quoi qu'on lui demande, il le fait toujours avec le sourire. Ce garçon est l'opposé des deux voyous qui sont assurément les coupables du vol. Ces deux-là sont connus à Vernet pour faire des bêtises. Je suis sûr que ce sont des professionnels du vol à la tire. J'espère que la justice ne sera pas clémentine envers eux. Ce sont eux qui salissent la réputation de Vernet-les-bains.

– Merci beaucoup pour votre collaboration ! Où puis-je trouver ce jeune homme si dévoué ?

– Il nettoie les marches qui mènent au parc ! Je vais aller le chercher. Vous serez plus tranquilles et plus discrets en utilisant mon bureau pour le questionner, proposa le directeur tout mielleux.

– Vous avez raison ! Je l'attends ici ! En sortant, évitez de parler aux journalistes, lui recommanda le capitaine.

– Pas de problèmes ! J'ai compris.

Quelques minutes plus tard, un jeune homme, la vingtaine passée, entra dans le bureau. Il était de taille moyenne, vêtu d'un